

# Les sentiers du ciel [fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570786>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les sentiers du Ciel (Suite et fin)

Les années qui suivent réservent à Augustin beaucoup d'honneurs et de renommée universitaire. Il brille au premier rang des rhéteurs, professeurs, écrivains, philosophes, théologiens. Ces années de sa plus grande gloire intellectuelle retiennent naturellement et de préférence l'attention des historiens de l'évêque d'Hyppone. Mais moi, Bichon, forcé de me limiter dans mon récit et dans mon choix, je m'attache à ses seules années de jeunesse. C'est le bel adolescent piaffant de vie qui m'intéresse. Je laisse à l'Eglise et au conteur de la Légende dorée le génial bâtisseur de la Cathédrale romaine. Peut-être criera-t-on au scandale: «Que signifie ce portrait qui va des pieds au nombril, mais passe sous silence le coeur et la tête?» — La tête, le coeur? ma pauvre plume n'y suffit plus, et je n'ai que celle-là! Je glisse donc rapidement de 380—85 à 430.

Augustin quitte de nouveau Carthage, où sa jeune gloire lui fait des ennemis, et retourne à Thagaste, comme on retourne au nid. Mais la pauvre Monique, en larmes, refuse l'entrée de la maison à son fils bien-aimé, dont elle vient d'apprendre qu'il avait passé au manichéisme. Un ami, Romanianus (mon Dieu! que d'amis jalonnent toute la vie d'Augustin) l'invite à loger chez lui. Pas pour longtemps, du reste. Car le fils interdit retourne à Carthage; de là, il fuit à Rome avec l'aide d'amis manichéens. Rome est davantage pour lui celle de Cicéron que celle de Jésus. Déjà sa foi manichéenne chancelle, sans cependant s'écrouler. A Rome, il tombe malade; il ouvre aussi une école. Il parcourt, ébahi et fasciné, lui le provincial, cette capitale du monde, dont la renommée de beauté, de grandeur et de majesté a passé la mer. Mais Rome et sa pompe ne le retiennent pas longtemps. Des amis manichéens lui offrent un nouveau voyage, à Milan cette fois, et un nouvel emploi: maître de rhétorique; car Augustin est de ces recrues dont on fait tout au monde pour les garder dans son camp. Il accepte l'offre et part pour la Gaule Cisalpine. Sa première visite est pour Ambroise, évêque chrétien de Milan.

Augustin, dont la foi en Mani s'en va en lambeaux, et que «travail» derechef la foi en Jésus, reprend place parmi les catéchumènes chrétiens. Sa mère l'a suivi à Milan, et le sentant particulièrement faible, le presse de tous côtés. C'est à ce moment qu'il se sépare de sa «maîtresse». Loin de sa patrie, loin de ses amis et de ses disciples, il aura moins honte de la goujaterie qu'il commet. Il démissionne de son emploi de professeur, obtenu grâce aux manichéens. Mais il reste à Milan. Il rend visite au nouvel évêque chrétien: Simplicianus, Victorianus, qui a demandé le baptême, fait en public la profession de foi obligatoire, dont tout l'auditoire est profondément bouleversé. Augustin, pour sa part, brûle d'imiter son ami. Mais un point l'arrête: pour lui, être chrétien, c'est aussi être pur et chaste, de pensées et de corps. Et rester pur et chaste lui est absolument impossible; il le sait bien, lui que le démon de la chair tourmente abominablement jour et nuit — le jour par les yeux, la nuit en pensées. Arrivée à Milan d'un vieil ami d'Afrique, Ponticianus, fonctionnaire romain.

Et maintenant, un épisode qui marque le grand tournant de la vie d'Augustin: le merveilleux entre en jeu, le futur saint montre le bout de l'oreille. La scène se passe dans un jardin. Comme Jeanne d'Arc, Augustin entend une voix, dont il ne doute pas qu'elle vienne du Ciel, et qui répète

inlassablement: «Tolle, lege» (prends, lis, prends, lis). Il prend une Bible là sous sa main, l'ouvre à l'Épître de Paul aux Romains (XIII. 14) et lit: «Revêtez-vous du Seigneur Jésus et n'ayez pas soin de la chair pour satisfaire ses convoitises.» L'appel de Dieu est formel. Puisque le Christ lance un défi à la chair, pourquoi pas aussi lui, Augustin? Il comprend le message divin, et connaît là, tout soudain, son Chemin de Damas. Il redevient chrétien. Sa santé laisse à désirer. Mais sa jeune foi est ferme et forte.

En hiver 386, Augustin séjourne à Cassiciacum, près de Milan, en compagnie de sa vigilante mère (qui tremble toujours pour ce fils adoré, qu'elle suit comme son ombre, par prudence), en compagnie également de son frère, de son fils Adéodat (donné par Dieu), de plusieurs cousins et de deux jeunes gens, ses élèves. Augustin prie; il a tant besoin de l'aide de Dieu, surtout la nuit! Il écrit les premiers «Dialogues». Retour à Milan. Augustin, son fidèle ami Alypius et son fils Adéodat se présentent tous trois au baptême, après avoir suivi le cours habituel d'instruction religieuse. La communauté chrétienne de la ville et des environs est émue de cette cérémonie, car Augustin est déjà le grand Augustin; sa canonisation le grandira à peine davantage. Le rite du baptême en usage à Milan (l'Église n'a pas encore unifié en la matière), la profession de foi publique, les chants, le cérémonial liturgique naissant, remplissent nos néophytes d'une sainte joie (387).

Augustin et sa mère, cette dernière très malade, se préparent à rentrer en Afrique, à Thagaste, où la pauvre Monique voudrait bien retourner pour mourir. A Ostie, port de Rome, ils attendent un bateau qui les fera passer la mer. Quand tout à coup se passe une sorte de miracle de la Pentecôte, appelé Vision, Extase d'Ostie — crise mystique qui soulève Augustin jusqu'à Dieu. Augustin est l'un de ces quelques bienheureux mortels auxquels Dieu a permis de l'approcher. L'humble Monique, qui voit sans comprendre, sauf que son enfant est maintenant arrivé à bon port, se réjouit sincèrement: «Pour moi, mon fils, la vie présente n'a plus rien qui me retienne. La seule raison que j'avais de m'attarder encore un peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu m'a donné cette joie. Son nom soit béni.» Quelques jours encore, et la fidèle Monique meurt; elle a 66 ans (Augustin 43). Le bateau du retour part sans elle.

En Afrique, Augustin est ordonné prêtre. Mais (car il y a un «mais») une écharde délicieusement douloureuse reste plantée dans sa chair, dont il cherche chrétiennement à «n'avoir pas soin». S'adressant à lui-même, comme si deux hommes étaient en lui, il écrit dans ses «Soliloques»: «Combien vil, honteux, exécration, horrible t'apparaissait l'amour, alors que nous discutons ensemble de cette question. Et pourtant, cette nuit, quand éveillés l'un et l'autre, nous avons repris la même conversation, tu as senti que rien qu'à imaginer ces plaisirs et leur amère douceur, une impression voluptueuse me chatouillait bien plus vivement que tu ne l'avais supposé! . . . Fais que je rougis de reporter mes yeux vers ces ténèbres abandonnées.» Plus tard, il confie aux pages brûlantes de ses «Confessions»: «Dans ma mémoire... les images du passé restent vivantes. fixées par les habitudes que j'avais: elles m'assaillent. Dépouillées de leur énergie durant la veille, elles vont durant le sommeil jusqu'à susciter non seulement la délectation, mais aussi le consentement et la réplique

exacte des faits. Puissance de l'image, avec ses jeux trompeurs sur mon esprit et sur ma chair, de fausses visions m'amènent, quand je dors, où les vraies ne peuvent quand je veille. »

Ami lecteur, ne souriez pas de ces douloureuses confidences intimes. Aucun homme jamais (si ce n'est Jean-Jacques Rousseau, autre obsédé du sexe dans sa jeunesse et victime des jeux solitaires) ne s'est confessé dans un tel esprit d'humilité et de sincérité, mais aussi, chose curieuse, avec un tel luxe de détails. Il semble qu'Augustin prenne un ultime plaisir au jeu de sa plume imagée, qu'il traduise ses tourments d'amour en phrases si voluptueusement brûlantes ! Au moins ne fait-il aucune distinction entre amour dit normal et amour dit sodomite. Il ne fait pas écho à la malédiction lancée contre les enfants de Sodome et Gomorrhe. Peut-être songe-t-il que les enfants de Carthage font pire. Et puis, esthète avant tout, il « voit » la mâle beauté d'une amitié entre individus du même bord, jeunes, forts et tous deux épris.

Voici relatées en quelques lignes les dernières étapes de cette vie de géant. Augustin est élu évêque d'Hippone, près de Bône. (Soit dit entre parenthèses : chaque ville grande ou petite avait alors son évêque; le pays en comptait plus de 600). Le célibat des prêtres, que la jeune Eglise recommandait (Concile d'Elvire en 305), mais n'avait pas encore prescrit, n'était assurément pas pour lui déplaire. Les « Soliloques » et les « Dialogues », davantage souvenirs que livres de piété, sont d'avant 400, de même que les admirables « Confessions », dont je crois avoir assez dit pour donner envie de les lire. « La Cité de Dieu », son autre chef-d'œuvre, écrit après le sac de Rome par Alaric en 409, est son éloquente réponse aux critiques de ceux qui attribuaient ce malheur au Dieu des chrétiens; Augustin y met en parallèle la Cité de Dieu, éternelle, et la cité des hommes, vouée à la destruction. Le « Traité de la Grâce » est le couronnement de sa pensée religieuse, le bréviaire des chrétiens augustiniens. L'âge aidant plus que le Ciel, son idéal de parfaite chasteté finit par triompher d'Eros dans son cœur et dans son corps de grand sensuel (n'ayons pas peur des mots). Au reste, la sensualité, « invention » divine, n'est pas un péché que je sache ? c'est un état du corps. Elle a au moins cela de bon qu'elle porte à l'amabilité, à la condescendance, à la compréhension. J'ai remarqué que des mœurs sans reproche touchant la sexualité, favorisent la méchanceté, la sécheresse de cœur, la sadisme même.

Une seule ombre, mais d'importance, à ce tableau de lumière. Augustin inaugure, ou presque, l'intolérance meurtrière dans l'Eglise. En effet, il a recours au bras séculier pour combattre le donatisme. Ne lui soyons cependant pas trop sévère : les églises, quels que soient leur idéal, leur nom, leur dieu, vivent et prospèrent grâce à l'intolérance.

Il meurt en 430 (sous le pontificat de Célestin Ier, à Rome); il a 76 ans.

En résumé : je vois Augustin comme une glorieuse trirème, armée des plus beaux rameurs, sur une mer tempêteuse, le cap vers Dieu. Moralité : on peut avoir fait les cent coups dans sa jeunesse, et être quand même un très brave homme dans sa vieillesse.

\*

Des amis auxquels j'ai donné à lire mon manuscrit, m'ont critiqué : « C'est comme si, décrivant le palais de Versailles, vous vous étiez limi-

té aux seuls «waters». Votre Augustin n'est pas le nôtre, qui trône sur les autels, son cœur enflammé dans la main, glorieusement pur et chaste, les yeux au Ciel ! » — Les yeux au ciel : ai-je répliqué. Mais c'est par prudence, pour ne pas voir les enfants de chœur qui évoluent à ses pieds. Il sait mieux que personne ce qu'il en coûte d'efforts désespérés et sans fin pour rester pur et chaste, donc bon chrétien selon son catéchisme. Mon saint Augustin sort tout droit de la réalité historique, du sein de sa mère, des mains du Créateur — qui a dit : « Je sais de quoi vous êtes faits. » Vous, chers amis, vous êtes de souche tempérée, pondérée, calculatrice. Lui, il était de race africaine, bouillant, idéaliste, généreux : il voulait tout ou rien. C'est pourquoi l'Église l'a canonisé. Tandis que vous vous contentez d'un vague à peu près — et le Ciel vomit les tièdes. Point ne suffit de clamer d'une voix de fausset : « Jésus, Marie, Joseph ! » Encore faut-il mériter, par des œuvres charitables, que l'un de ces trois braves vous tendent une main secourable. A moi, il me plaît de savoir que, parce que je suis Bichon, j'ai au paradis, en saint Augustin, un Me Floriot qui un jour plaidera non coupable en ma faveur, et cela avec toutes chances de succès, j'en suis sûr. Car moi aussi, comme tout homme au monde, j'ai soif de vie éternelle.

Les sentiers du Ciel sont montants, sablonneux, malaisés.

\*

Et pour finir, une courte mais ardente prière : vous Jean, vous Pierre, vous Louis, je vous supplie d'allumer en mon nom un cierge devant le saint Augustin de plâtre de votre église, et de l'implorer humblement qu'il me pardonne d'avoir soulevé irrévérencieusement la chemisette de son intimité. Ne manquez pas d'ajouter (mais notre grand ami le sait déjà) qu'on aime mieux, qu'on respecte davantage quand on connaît bien.

Bichon

## « L'ONDIN »

(Suite)

Il déjeuna dans la minuscule salle à manger, claire et coquette, située près du poste de pilotage. La péniche était ancrée contre la berge, en cet endroit déserte. La femme servait les trois hommes et mangeait debout près du réchaud comme dans les campagnes. Georges se tenait très droit, les yeux baissés, et ses mouvements étaient furtifs, embarrassés. Comment reconnaître en lui l'ange étincelant du rêve, le tendre compagnon de l'obscurité ? Son père parlait peu et ne lui adressait jamais directement la parole, mais son regard se posait souvent sur lui, lourd d'inquiétude et de questions. C'était un homme qui semblait rude à cause de sa taille épaisse dans la vareuse bleue, de ses sourcils et de sa moustache broussailleuse et gris, mais ses yeux étaient clairs comme ceux de sa femme et plus candides encore. On devinait qu'il ne parlait qu'après avoir longuement réfléchi et quand son jugement était résolu. Il ne posa pas de questions et reçut Pierre comme un invité ordinaire. Ses phrases rares n'étaient que pour renseigner sur le trajet, donner des renseignements pratiques sur les possibilités de s'engager à Rouen dans la marine marchande. Mais toujours son regard clair retournait vers Georges, hésitant, chargé d'une tendresse timide. Le garçon sentant ce regard sur lui, quoi-